

Conférence Elodie Gaden et Pascale Roux à Nolay le 13 juin 2015

Mot d'Alain Guillemin, président de Nolay Randonnées Pédestres

Dans le cadre de la conservation du patrimoine, Nolay Randonnées Pédestres Histoire et Culture a engagé depuis juin 2014 un projet autour d'Alice Poulleau et de son œuvre. Une page Wikipédia lui est maintenant consacrée. Le deuxième objectif a été de rassembler livres et autres documents de l'auteure pour les restaurer et les conserver à la mairie de Nolay. Nous avons répertorié 30 livres (liste non exhaustive), livrets et albums. Il nous reste encore à trouver 16 œuvres ou davantage (livres, livrets ou albums). Le troisième volet a été d'établir le « Chemin Alice Poulleau ».

Mot du Maire de Nolay, Jérôme Flache

Je tiens tout d'abord à souhaiter la bienvenue à Nolay à Mmes Élodie Gaden et Pascale Roux. Alain Guillemin m'a demandé d'apporter en introduction à votre conférence un éclairage politique sur la Syrie. Je vous remercie par avance de bien vouloir apporter les corrections nécessaires à ce résumé.

Vers l'Orient compliqué, je volais avec des idées simples, disait Charles de Gaulle à l'occasion de son voyage en Syrie en 1941. L'histoire du Moyen Orient est malheureusement parsemée de décisions basées sur des idées simples, depuis les accords Sykes-Picot en 1916 jusqu'au démantèlement des institutions irakiennes en 2003.

Aujourd'hui, cent ans après, lorsqu'on évoque la situation en Syrie et dans le nord de l'Irak, on parle encore de ces fameux accords Sykes-Picot, qui auraient sombré dans l'oubli s'ils avaient été efficaces. Messieurs Sykes pour la Grande Bretagne et Picot pour la France ont donné leurs noms à un découpage du Moyen orient en zones d'influences françaises et britanniques.

Ce découpage était secret. Il était connu des deux puissances signataires, la Grande Bretagne et la France, mais aussi de la Russie tsariste qui avait été informée et avait donné son accord.

Carte: MPK1-426_Sykes_Picot_Agreement_Map_signed_8_May_1916



L'accord prévoyait une zone administrée directement par la France, au nord, une zone administrée directement par la Grande Bretagne, au sud de l'Irak actuel et deux zones administrées par un pouvoir local sous contrôle français pour la partie « A » et sous contrôle anglais pour la partie « B ».

On voit bien sur les traits que les délimitations ne prennent pas en compte les réalités géographiques.

Ce découpage secret est devenu public en 1917, lors de la révolution bolchevique en Russie. Les principaux concernés, en l'occurrence les dirigeants arabes avec lesquels la Grande Bretagne était en contact étroit, ont été stupéfaits de découvrir le double langage de leur interlocuteur. La Grande Bretagne, notamment par le truchement de « Lawrence d'Arabie », avait promis un état aux arabes contre leur soutien contre l'empire Ottoman.

Toujours au cours de cette année 1917, la Grande Bretagne a rendu publique la « déclaration Balfour » qui appuyait les demandes des sionistes pour la création d'un état juif en Palestine.

Cette éventualité était déjà présente en 1916, comme on peut le voir sur la carte annexée aux accords.

La Société des nations a ensuite attribué à la France un « mandat sur la Syrie », avec pour objectif d'arriver à l'autodétermination.

L'atmosphère militariste de l'époque a incité les représentants de la France à appliquer des méthodes qui ont conduit à la révolte dont parle Alice Poulleau dans son livre, « à Damas sous les bombes ».

En 1924 et 1925, comme souvent, il a été tenté d'apporter une solution militaire à un problème politique. Par la suite, lorsque les négociations ont repris le dessus, un adoucissement de la colonisation a évolué, malgré des soubresauts, vers l'indépendance.

Où en est-on aujourd'hui ?

Récemment encore, certains ont pensé pouvoir régler militairement des problèmes politiques. C'est notamment ce qu'ont fait les États Unis et leurs alliés en 2003 en Irak.

Parmi les idées simplistes qu'on entend parfois, il y a celle qui professe que les pays du Moyen Orient ne peuvent pas être dirigés démocratiquement.

C'est faux. Deux exemples :

- Le Kurdistan irakien. Depuis 1991, cette région est à l'abri des conflits externes. Une démocratie imparfaite mais réelle existe, elle a permis le développement des infrastructures et surtout de l'éducation.
- La Turquie, qui ne se trouve pas à proprement parler au Moyen Orient, mais qui a une influence importante dans la région. Les élections de la semaine dernière ont montré que la démocratie peut reprendre le dessus et empêcher de retomber dans la dictature.

Toute démocratie, y compris la nôtre, est difficile à construire et est fragile. Le seul réel ciment de la démocratie, c'est l'éducation. L'éducation permet le développement de l'esprit

critique, esprit critique dont Alice Poulleau était semble-t-il bien pourvue.
Alice Poulleau s'est trouvée au cœur de l'Histoire à Damas. Elle a découvert avec stupeur le comportement sur place des représentants de la France. Elle a été le témoin de l'inadéquation entre les choix effectués en Europe et la réalité du terrain.
On pourrait peut-être aujourd'hui lui attribuer le qualificatif un peu anachronique de « lanceur d'alerte ».

Je laisse la parole à Mmes Élodie Gaden et Pascale Roux.

Présentation des conférencières par Jean-Guy Monnot

ELODIE GADEN

Elodie Gaden a soutenu en 2013 une thèse à l'Université de Grenoble portant sur les écrits littéraires de femmes en Égypte francophone, entre la fin du XIXe siècle et les années 1960. Ses recherches portent sur la littérature des femmes voyageuses en Orient et sur les transferts culturels entre le monde arabe et la France. Après avoir enseigné à l'Université de Grenoble et de Paris-Sorbonne, elle est actuellement professeur de français au collège, dans le Val d'Oise.

PASCALE ROUX

Pascale Roux : Maître de conférences en littérature, langue française et stylistique, à l'Université Stendhal (Grenoble 3). Spécialiste du XXe siècle, elle travaille en particulier sur les littératures francophones ainsi que sur les relations entre littérature et politique et a soutenu une thèse sur les écrits polémiques de l'égyptien francophone Georges Henein.

CONFERENCE D'ÉLODIE GADEN

« ...Pour retracer, en quelque sorte la généalogie de cette découverte qui a abouti à la réédition de « A Damas sous les bombes » aux éditions PRNG, [...] généalogie qui nous permet d'être ici avec vous, je dois commencer d'abord par un détour par l'Égypte puisque, en 2009, j'ai commencé ma thèse sur les Égyptiennes francophones et les Françaises qui sont parties en Égypte dans les années 1910-20-30-40-50. Je travaillais notamment sur la presse égyptienne, la presse en français qui s'intéresse à toutes ces voyageuses. J'étais dans une bibliothèque très poussiéreuse du Caire. J'y cherchais particulièrement une revue, *L'Égyptienne*, parue de 1925 à 1940. J'ai feuilleté les 15 ans de ce mensuel [...]. J'ai relevé les noms de femmes et titres d'œuvres qui m'étaient inconnus. Je les ai conservés dans mon ordinateur pour un besoin éventuel. Sait-on jamais... Justement un an après nous avons été invitées à un colloque à Lyon qui portait sur le « Voyage Politique ». On m'a demandé de faire une communication. Je voulais travailler sur les femmes qui étaient mon sujet de recherche, mais plus particulièrement des femmes occidentales qui sont allées en Orient pour dénoncer l'impérialisme, la colonisation. Pour ma thèse je travaillais sur Valentine de Saint Point, arrière-petite nièce de Lamartine, qui a fait le voyage en Égypte, a dénoncé le protectorat britannique en Égypte, le mandat français en Syrie... Mais je ne voulais pas intervenir dans ce colloque uniquement sur cette femme. J'ai donc pris mes notes de l'année précédente et y ai trouvé « A Damas sous les bombes » journal d'une Française pendant la révolte syrienne : Alice Poulleau.

Je suis allée à ce colloque en expliquant la difficulté que j'avais eue à me procurer l'ouvrage qui n'était plus réédité (en 2010). J'ai montré tout le travail de recherche nécessaire, comment retrouver un texte, comment l'exhumer et comment relire cette œuvre à l'aune du présent. Pascale ROUX était à ce colloque. Elle m'a immédiatement proposé qu'on retrouve ensemble la trace d'Alice Poulleau, qu'on essaie de rééditer cet ouvrage parce que la lecture attentive du texte qu'on avait trouvée d'abord en la photocopiant dans une bibliothèque à l'autre bout de la France nous a permis de voir que ce texte s'ancrait dans l'actualité. Nous étions fin 2011, en pleine période du printemps arabe, au moment où existait encore l'espoir de libération des peuples opprimés, en Égypte, en Tunisie et en Syrie ; les choses commençaient à bouger. Le fait qu'Alice Poulleau soit une journaliste, une femme qui ne déserte pas quand tous les autres, hommes et femmes sont partis, nous paraissait important. La nécessité de témoigner aussi nous l'avons reliée à ce que l'on entendait aux informations à propos de la Syrie contemporaine. On entendait que des journalistes allaient sur place, Edith Bouvier par exemple, femme journaliste dont le compagnon était mort en Syrie. Ce texte d'Alice Poulleau nous paraissait vraiment s'ancrer dans cette actualité. Nous avons donc contacté de nombreux éditeurs, nous avons eu la réponse des éditions PRNG, qui est un éditeur des régionalismes. Au départ nous n'étions pas vraiment convaincues et étonnées qu'un éditeur régionaliste accepte cette proposition alors que le sujet était Damas, d'un enjeu très politique, très engagé. Finalement non, il y avait un vrai lien avec le régionalisme non seulement par ce que, j'en parlerai un peu plus loin, dans *A Damas sous les bombes*, on retrouve ce lien avec la région bourguignonne, enfin avec les régions françaises et ensuite, par ce qu'on a découvert progressivement, *Pur Jus* et toutes les autres œuvres qui ancrent l'œuvre d'Alice Poulleau dans sa terre d'origine, Nolay, que nous ne connaissions pas. Nous voici donc à Nolay avec vous.

Nous allons essayer de vous parler d'Alice Poulleau voyageuse en Orient ; d'Alice Poulleau, femme engagée pour la liberté des peuples ; d'Alice Poulleau indépendante d'esprit ; d'Alice Poulleau la Bourguignonne ; une Alice Poulleau entre ici et l'ailleurs entre la Bourgogne natale et l'Orient, entre l'orientalisme et le régionalisme... Nous allons essayer de vous montrer comment nous interprétons cette œuvre. Peut-être pourrez-vous nous dire aussi comment vous ressentez les choses. On a l'impression qu'il y a une espèce de flottement entre cette frontière et qu'il n'y a pas de vraie frontière entre l'Orient, l'Ailleurs et l'Ici, la Bourgogne, mais que les choses se télescopent et qu'il existe un lien entre les deux.

Alors ce que nous savons d'Alice Poulleau : d'abord c'est une voyageuse dans l'âme. Dans « *la Belle dormait au bois* » elle raconte l'origine de son désir de voyager par l'intermédiaire d'un personnage qui est une petite fille qui raconte combien elle était fascinée par les trains express qu'elle regardait entrer en gare. Un extrait de « *la Belle dormait au bois* » dit bien son désir de départ :

« ...et défilaient des vitres et des vitres derrière lesquelles apparaissait une humanité inconnue et attirante, marins à col bleu, à béret à pompon, soldats au teint bronzé à la chechia rouge, face jaune face noire de mes livres d'images, visions aussitôt disparues qu'aperçues ; Et mon imagination d'enfant suivait l'express disparaissant au détour de la voie dont un dernier sifflement, un dernier panache de fumée annonçait encore l'existence qui s'en allait vers des terminus qu'un jour je devais connaître. »

Voilà l'imagination qu'elle déploie en voyant les trains qui arrivent. Nous pensions au départ qu'elle était née en 1899[...] mais en fait nous apprenons, grâce à monsieur Guillemin, qu'elle est née en 1885. Ceci prouve qu'on est sur des terrains glissants, on apprend tous les jours d'Alice Poulleau. Alors, ce qu'on sait, c'est que lors de la première guerre mondiale, elle sert à la Croix Rouge, que son seul frère, Raymond, meurt et que cette expérience absolument douloureuse pour elle semble être en quelque sorte le fondement de son identité de voyageuse puisqu'après elle s'exile volontairement pour servir ses frères mais cette fois de cœur. Elle devient membre de la Société de Géographie et mène une vie rythmée par les voyages. Elle va en Egypte, en Syrie, au Liban, en Libye, dans les îles de Corse, d'Elbe, de Sainte Hélène, et ce avec diverses intentions. En Syrie elle y va seule entre 1924 et 1926 pour témoigner des répressions qui ont été menées par la France contre les nationalistes syriens (je vais y venir juste après), en Libye elle parcourt la voie Mussolini qui va être inaugurée. Elle rédige un guide touristique avec son époux, Georges Guibon, qui est alors délégué au Touring Club de France. Elle a aussi parcouru la planète comme en témoigne la revue *L'Egyptienne* dont je parlais tout à l'heure, grâce à laquelle on a commencé à découvrir Alice Poulleau. C'est une revue féministe francophone dans laquelle elle a écrit des dizaines d'articles sur Bali, Zamzibar, Israël, les Cyclades, Vérone ou encore Malte qui montrent qu'elle a été la correspondante attirée de cette revue. Elle a envoyé des articles pour parler des voyages qu'elle faisait. Elle a bien sillonné la planète.

Alors Alice Poulleau est en quelque sorte une figure décentrée, parce qu'en tant que femme, elle dépasse certaines limites que la société française impose alors aux femmes. Précisons cependant que, dans les années 1920, voyager pour une femme n'est pas nouveau. Depuis la fin du XVIIIème siècle et au XIXème siècle, de nombreuses femmes ont voyagé, ont écrit aussi, donc elle n'est pas la première mais par contre le fait de rester en Syrie alors qu'on a des conflits armés, rester, témoigner et se battre pour ses idées est

quelque chose de rare. Elle n'est pas la seule il y aussi Valentine de Saint Point, qui fait la même chose en Egypte. Mais ce n'est pas commun et en cela elle est décentrée.

Comme Occidentale anticolonialiste elle est aussi décentrée. Elle appartient à ces rares occidentaux qui défendent dès les années 1920 l'anticolonialisme et la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes. Elle développe un regard extrêmement critique, particulièrement acerbe sur les agissements de l'Occident.

Alice Poulleau est une femme indépendante d'esprit. Après avoir écrit « *Au volant de la translibyenne, routes fascistes* », elle met un point d'honneur à la fin de l'ouvrage à déclarer son indépendance intellectuelle, elle dit que, en tant que française, elle ne va pas se laisser dicter ses mots par Mussolini et elle critique les débuts du fascisme. En tant que voyageuse, elle le dit bien : écrire en toute liberté sans se laisser souffler ses lignes par un régime fasciste. Elle dit, je cite, « *nous avons pu accomplir cette randonnée et la relater en toute indépendance d'esprit et d'opinion* ». Donc elle n'est pas là pour faire partie de la cohorte de journalistes invités par Mussolini pour l'encenser.

Ces voyages sont à la source de plusieurs publications. Outre les parutions dans les revues, il y a entre 1927 et 1960 : 2 récits de voyages, 3 volumes de contes, 2 ouvrages biographiques, 1 recueil de souvenir, 1 recueil de poèmes. C'est ce que nous avons répertorié mais en fait il y en a d'autres que nous ne connaissons pas, certains d'entre vous vont nous apporter leurs lumières.

Je vais m'attacher plus particulièrement à parler du livre *A Damas sous les bombes*, qui est un journal de bord qu'elle a tenu au jour le jour, daté, résumant la journée pendant l'insurrection des nationalistes syriens. Pascale parlera ensuite du recueil de contes « Sept histoires de Syrie », d'autres contes orientaux et du livre de conte bourguignon *Pur jus*.

« *A Damas sous les bombes* » se présente sous la forme d'un carnet de route, un journal du siège selon ses expressions. Elle l'écrit à la première personne, du 7 décembre 1924 au 17 mai 1926, soit pendant un an et demi. Alors le contexte historique, Monsieur le Maire l'a rappelé ; je voudrais juste ajouter que l'on est juste après la chute de l'Empire Ottoman. Face à tous ces conflits religieux, fonds politiques dans la région, la Société des Nations impose cette répartition entre les Britanniques et la France. La France est mandatée en Syrie. Mais les Syriens s'organisent pour obtenir leur pleine indépendance car le mandat s'apparente clairement à une présence impérialiste. En Octobre 1925 les velléités nationalistes des Syriens sont réprimées dans le sang, la France envoie des chars, tue de nombreux Syriens et Alice Poulleau fait partie des rares Français à s'insurger contre cette répression dans notamment « *A Damas sous les bombes* ». D'autres le font aussi comme Valentine de Saint Point, qui depuis l'Egypte crée en octobre 1925 un journal, « *Le Phoenix* », dans lequel la première page est un pamphlet contre la présence française en Syrie. Elle y écrit : « *mais comment en tant que Français tuer des Syriens, je ne suis plus Française, je renie ma nationalité, mon origine occidentale parce que je ne peux tolérer cela* ».

Dans le préambule de « *A Damas sous les bombes* » Alice Poulleau explique les raisons qui l'ont poussée à écrire et à publier cet ouvrage et les replace dans le contexte de son arrivée en Orient, en Syrie et surtout de son émerveillement qui a été immédiatement

suivi d'un choc à la vue de la Syrie qui est sous mandat français. Je vous lis un extrait un petit peu long pour vous dire ce choc qu'elle a ressenti :

« C'est au printemps de 1923 que j'eus la révélation de la Syrie, en arrivant des plaines chaudes et humides du delta du Nil. De là chaque année, je visitais la Palestine, chaque fois un peu plus avant. Après l'émouvante traversée du désert sous la clarté laiteuse de la lune d'Orient, je goûtais l'enchantement matinal des vergers de Rafia, Gaza et Ludds, tout embaumés de la senteur des orangers ; après le scintillement de la baie d'Haïffa, arrondie en conque au pied du Carmel fleuri de roses trémières, de renoncules dorées, d'anémones pourpres et d'églantines géantes, j'aimais la verte et juvénile fraîcheur de la plaine biblique de Jezraël, étalée devant le Thabor comme un tapis devant l'autel.

Mais, cette année-là, je décidai de pousser plus au Nord et par le Haurân, de voir Damas, la ville aux fontaines, Baalbeck et le Liban, puis de revenir le long de la côte, de Beirout à Haïffa, par Tyr et Sidon. Alors je connus une autre Syrie.

Dés Beïsan, au sud de la mer de Galilée, je sentis brusquement que le paysage changeait d'âme ; un souffle de vent, frais de neige fondue, m'arriva de lointaines montagnes et, après Samak, parut la haute tête blanche de l'Hermon, dominant un désert de laves et de terres rouges sillonné de quelques torrents aux eaux troubles.

[...] Telle m'apparut pour la première fois la Syrie quand j'y pénétraï par l'antique pays de Basan.

A ce décor mystique et presque religieux à force de grandeur et de gravité, s'harmonisaient les types et les costumes des fellahs ou des bédouins, leurs expressions et leurs gestes.

Et par comparaison, brusquement, l'attitude et les paroles des Français, civils ou militaires, que je rencontrais à chaque village, me choqua comme une dissonance monstrueuse, comme un motif de café-concert dans une idéale symphonie de Bach. Ce fut là une impression très forte restée vivace dans mon souvenir, et dont témoignent maintes pages de mon carnet de route. J'en étais d'autant plus frappée que j'avais d'avance une vraie joie de retrouver des compatriotes, dans ce pays qui m'était encore étranger et, qu'entre eux et moi, en les rencontrant, je ne trouvais plus rien de commun ».

J'ai tenu à lire cette page, un peu longue, pour vous montrer en fait que le texte Alice Poulleau s'ancre bien dans le genre du récit de voyage en Orient. On a une description des lieux absolument merveilleuse, un émerveillement, un langage très poétique mais ensuite on a une rupture, un basculement, le texte d'émerveillement sur l'Orient devient un texte polémique engagé et on a donc bien un glissement entre une écriture du paysage et une réflexion sur un Orient qui est souillé selon elle par des Français qui ne respectent pas la dignité humaine. « *A Damas sous les bombes* » peut être perçu comme un adieu brutal au voyage en Orient.

Voyage que quelques décennies avant avaient fait Chateaubriand, Lamartine, Nerval. L'Orient à cette époque attirait pour la beauté de ses paysages, pour son exotisme.

Avec Alice Poulleau on n'est plus du tout dans le même schéma et d'ailleurs on n'est plus dans l'émerveillement. Dans son texte elle intègre des cartes et des photographies de fusillés. [...] Vous voyez nous ne sommes plus dans l'émerveillement, nous ne sommes plus dans le voyage en Orient de Lamartine, il y a une rupture et le fait d'intégrer ces photos dans le texte contribue à choquer le lecteur.

D'autres passages importants montrent cet éloignement du voyage romantique, du voyage orientaliste. Par exemple, elle dit : « *Je rapporte de cette sortie un sentiment d'oppression, de dégoût, de tristesse. Tout mon Damas de l'an dernier, (l'année précédente elle avait fait le voyage mais il n'y avait pas encore de répression), avec sa grâce archaïque, avec sa paix fraîche, son recueillement ombreux est souillé et perdu. Et si moi l'étrangère j'en souffre ainsi que doit être des gens de ce*

pays ? » On n'est plus dans le voyage orientaliste, on est en rupture complète avec les ruines romantiques. Les ruines, signes du temps passé, étaient pour Lamartine, Chateaubriand ou Nerval un signe de recueillement philosophique pour les auteurs. Les ruines que regarde Alice Poulleau ne sont pas liées au temps qui passe mais à la barbarie des Français qui sont allés massacrer les Syriens. Ce qu'Alice Poulleau voit d'abord en Syrie c'est moins la Syrie séculaire, légendaire, syrienne, arabe, pittoresque qu'une sorte de bout de France.

Par conséquent je voudrais parler maintenant de ce paradoxe que constitue le voyage d'Alice Poulleau en Syrie. C'est le fait que c'est un mandat français en Syrie. Elle a l'impression de découvrir Damas comme une sorte de province française, un lieu annexé par la France.

Quand elle se rend en Orient elle retrouve des Français, mais des Français non intégrés à la société syrienne, dont elle dresse un portrait à charge, absolument dévastateur. Elle parle en effet des officiers qui ne sont pas impliqués dans la vie du pays et qui, je cite : *« restent étrangers et indifférents au charme étrange et si prenant de ce pays, et pourtant ce sont des gens de ma race »* donc elle se désolidarise complètement de ces Français en Syrie ; parmi eux on trouve des Bourguignons, avec qui elle n'est pas solidaire. Elle n'a pas d'atomes crochus avec ces gens non intégrés qui prononcent des clichés sur cet Orient qu'elle adore. Des clichés sur l'Orient : elle parle de fils de bistrot parvenus et elle dit, je cite : *« la plupart sont d'une candide ignorance : ce qu'ils savent de l'Orient peut se résumer en des lieux communs de journaux, des clichés usagés, des idées archaïques qu'on se passe de zinc en zinc. En chacun d'eux le tourlourou survit. Ils généralisent aisément comme les sauvages et les enfants.*

Pour eux toute femme voilée est une « moukhère » fut-elle princesse damascaine ; tout homme en tarbouche est un « bicot », marchand de tapis fut-il président à la cour ; tout Bedouin est un « chienlit », fut-ce le propre Sultan du Nejd ».

On voit bien le choc qu'elle ressent de cette Syrie contaminée par la France qui n'est pas à la hauteur et cette honte qu'elle ressent d'être française quand elle voit des Français qui se comportent de cette manière. Par contraste elle pense, trace le portrait d'elle-même en femme intégrée, en voyageuse résidente ; elle n'est pas là juste de passage, elle vit pendant plusieurs mois, plusieurs années dans ce pays. Elle est intégrée, elle connaît suffisamment l'arabe pour pouvoir dialoguer, communiquer, déchiffrer des inscriptions. Elle fait partie de ce pays qu'elle aime et essaie d'appréhender. Sur place elle a des amis syriens et français, notamment un groupe avec lequel elle travaille à un grand projet d'encyclopédie syrienne ; elle en parle dans son texte à plusieurs reprises même si ensuite on ne sait pas vraiment ce que c'est devenu.

« A Damas sous les bombes » est construit sur un « je », moi intégré, compatissant et puis des figures de Français qui sont des figures repoussoirs, comme ces officiers racistes mais aussi de jeunes militaires qui portent en eux les traces de leurs régions natales. Parachutés en Syrie, ils sont complètement dépassés par les enjeux du conflit auquel ils prennent part. Elle en donne un exemple édifiant en rapportant un dialogue entre elle et *« deux Parisiens et un Normand à tête de garçon charcutier. Je leur demande d'où vient cette triste procession : « peut-être du village que nous avons bombardé ce matin »* répondent-ils placidement, comme si c'était aussi naturel que de fourbir leur fusil.

« Mais pourquoi l'avez-vous bombardé ? » - « Ben i paraît qu'on a tiré sur nous ! » - « Qui a tiré sur vous ? » - « Ben p'têt ben un ces « mecs là » qui passent maintenant »... -« Mais ce sont des femmes, des

enfants ! ... » -« Ah ! ben ! dit le Normand, les « fautables » (sic) sont p'têt' pas ceux-là, mais on a tiré alors on cannone. Tant pis ! ». Et il ajoute l'air sentencieux : « Tout ces gens-là ça ne vaut pas cher, on ne peut pas savoir c'qui z'ont dans le ventre ».

Elle retranscrit ce dialogue avec ces Français, avec cette sorte de déformation linguistique, de défaut de prononciation qu'elle va valoriser dans d'autres recueils ; plus tard Pascale nous en parlera. Mais dans ce dialogue le défaut de langage est par elle relié à un défaut d'appréhension du monde dans lequel ils sont et de cette Syrie qu'ils ne comprennent pas. Ce dialogue déconsidère complètement l'action française en Syrie. Elle se moque ouvertement de ces jeunes qui prétendent être les plus civilisés alors qu'ils manquent complètement d'esprit.

Donc l'Orient se trouve dans une sorte de résistance face à la France qu'on pourrait appeler : Le Muezzin contre le canon. Les Syriens font résonner le chant des Muezzins tandis que les canons retentissent et donc on a vraiment cette opposition entre les deux. Pendant que l'armée française bombarde Alice Poulleau se rend à la sortie de la mosquée et elle explique qu'elle est là où se réfugient les Syriens. Elle est là, où l'essence musulmane tente de survivre malgré tous ces bombardements. Elle est la seule à assister à ces scènes traditionnelles que les Français désertent ou dédaignent. Ainsi on peut dire que, dans le livre d'Alice Poulleau, la Syrie est un lieu clivé, un lieu qui subit le heurt entre la population syrienne qui cherche à continuer à vivre au quotidien et puis des soldats français qui, eux aussi, tentent de faire appliquer le pourquoi ils sont là.

Alice Poulleau écrit pour montrer encore la fragilité de ce qui existe d'oriental en Orient, pour montrer ce qui reste face à la présence française oppressante. Elle témoigne, prend à témoin le lecteur français qu'elle essaie de faire réagir. Pour cela, elle procède par des rapprochements constants entre la Syrie et la France. Cette manière d'écrire, ce style pour rapprocher, on va les retrouver plus développés ensuite dans les contes dont Pascale nous parlera. Notamment à l'occasion de la fête de la naissance du prophète, toute la ville est en liesse et pour faire comprendre cela au lecteur français elle utilise une comparaison, je cite : « ...c'est presque le Noël chrétien transposé. C'est dans les faubourgs populaires qu'il faut chercher la liesse de nos foules du Moyen Age, auxquelles celles de Damas ressemblent tant ».

Autre exemple : Elle cherche aussi à rapprocher la France de la Syrie en parlant de la situation de conflit militaire qui a déjà été vécue par les lecteurs français en 14-18 et elle dit : « On entend la détonation que je reconnais de mémoire celle des nuits de Paris de 1918 ». Elle essaie de susciter la compassion du lecteur français en faisant appel à ses souvenirs proches ou à ses repères chrétiens pour montrer que chrétiens et musulmans ont les mêmes envies de rapprochements, ont les mêmes envies de liesses populaires et de rapprochements entre Gens de la même communauté culturelle et religieuse. Elle cherche aussi à rapprocher les peuples, à faire comprendre au lecteur français l'âme syrienne. Finalement on peut dire à propos de ce voyage en Syrie que, au départ, Alice Poulleau avait entrepris comme un tour des pays d'Orient depuis les rives du Nil jusqu'au berceau du christianisme, mais que finalement il laisse place à un constat d'une sorte d'altérité paradoxale : L'Autre, celui qui est autre, si différent d'elle, c'est moins le Syrien que le compatriote français, c'est à dire les militaires, les soldats, les Français impérialistes qui cherchent à réprimer les Syriens. Au contraire, celui auquel elle s'identifie le plus, c'est le Syrien, alors que tout les sépare, la distance géographique et la culture. Elle se reconnaît en eux. La rencontre idyllique avec un Orient orientaliste, romantique du XIXème siècle est rendu impossible avec « A Damas

sous les bombes » car il faut chercher ce qu'il subsiste d'oriental en Orient sous les décombres, sous les ruines modernes. Le genre même du récit de voyage est transformé car il est soumis à une écriture angoissée, rythmée par les obus et par l'exode des peuples, mais pas du tout émerveillée du récit de voyage en Orient. La Syrie des contes est tout autrement représentée et les deux textes sont inspirés par une même expérience. Ils sont complémentaires mais font appel à une écriture tout à fait différente.

Je vais laisser la parole à Pascale.

CONFERENCE DE PASCALE ROUX

« Je me joins aux remerciements formulés par Elodie tout à l'heure. Lorsque nous avons travaillé à l'édition de « *A Damas sous les bombes* », nous avons cherché à reconstituer l'œuvre d'Alice Poulleau comme Elodie l'a rappelé ; Nous avons découvert notamment 3 recueils de contes, dont les couvertures se trouvent reproduites ici, qui, d'une certaine manière, sont aussi le résultat d'expérience de voyageuse : *Sept histoires de Syrie*, publiées en 1927 au retour de Syrie. Le recueil d'histoire bourguignonne que vous connaissez « *Pur jus* », qui paraît au retour du voyage en Libye, dont Elodie a parlé tout à l'heure, se nourrit lui aussi de l'expérience de la voyageuse et finalement « *La Madone de la Blanche Épine et autres contes* » qui paraît en 1951.



L'une des questions qui m'a directement intéressée et qui constituera la ligne directrice de ma présentation est la suivante : « est ce qu'un lien peut être établi entre le lieu d'origine de l'auteure, la Bourgogne et l'Orient de ses voyages ? Est-ce qu'il existe une articulation entre l'attrait pour l'Orient et son attrait pour le régionalisme ? Entre son amour pour un lointain représenté comme tel et son désir de réserver, de consigner les traits culturels de sa région d'origine ?

Je vais dire d'abord quelques mots des contes orientaux [...] qui sont les personnages qui correspondent à des types : le mari jaloux, la belle-mère acariâtre, l'épouse jalouse, le marchand rusé, le riche ambitieux, l'orpheline ou encore la jeune paysanne amoureuse. Chaque conte est daté et localisé comme vous le voyez, l'ensemble traçant un trajet dont on peut supposer qu'il fut celui de l'auteure vers le nord de Damas à Alep en passant par Homs et Hama puis revenant au sud, Bosra et le lac de Tibériade.

Les histoires racontées par Alice Poulleau sont pour elle l'occasion d'expliquer, de décrire avec précision les usages, l'architecture, l'habillement syrien et le ton est très volontiers didactique. C'est très manifestement dans ces contes, un occidental qui raconte des histoires à un autre occidental à qui il est nécessaire d'expliquer le fonctionnement d'un univers inconnu et distant. Cette situation de communication se manifeste notamment par l'ethnocentrisme de certaines notations, c'est-à-dire que la manière d'appréhender la réalité syrienne est centrée sur l'univers de référence occidental de l'auteure. Par exemple la « Fatiha » qui est la profession de foi musulmane est définie par Alice Poulleau comme le Pater musulman. Autre exemple, dans un récit elle décrit des tonnelles lors d'une fête

syrienne, elle les compare à des guinguettes de banlieues parisiennes, le chanteur est décrit quant à lui comme, je cite : « *le type parfait du buveur flamand des kermesses* ». Ce qui fait un télescopage d'images assez curieux.

Les histoires sont fortement marquées par le pittoresque et en cela ces histoires sont beaucoup plus fortement orientalistes que « *A Damas sous les bombes* ». Leur pittoresque, leur caractère exotique et dépaysant tient bien entendu à ce qui est raconté, ce qui est décrit mais aussi à la langue adoptée. Au début du volume se trouve un lexique avec 110 mots arabes traduits. Dans les récits il est assez frappant que ces mots ne sont en général pas mis entre guillemets, ne sont pas en italique, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas identifiés dans les textes comme des mots étrangers. Le lecteur qui a lu le lexique est supposé avoir assimilé ce lexique, comprendre les mots et être désormais familier avec cette étrangeté linguistique. C'est le cas par exemple dans cette description : « *...alors un jeune se leva svelte et mince dans son koumba de soie retenu à la taille par une ceinture rayée de laquelle dépassait le manche ouvragé d'un poignard précieux. Son abaya et sa kéffieh blanche, son agal tressé de fil d'or et surtout la pureté de ses traits virils lui donnaient l'aspect d'un émir de race* ». Contribuent également à l'effet de pittoresque les très nombreux proverbes et dictons arabes qui émaillent le texte. Les dialogues semblent souvent des traductions littérales de l'Arabe, des calques pourrait-on dire. Par exemple dans cet adage d'un conte, je ne vais pas le lire en intégralité, simplement la fin, des femmes sont accusées d'avoir volé du blé : « *...oh Abou Sélim par le prophète ce blé a été ramassé, ne dit pas fève avant qu'elle ne soit mesurée, si nos glanes sont abondantes c'est que nous avons bien travaillé, nous étions trois et le champ est vaste. L'excuse oh ma fille ne remplit pas le ventre de celui qui a faim, prenez le voleur avant qu'il ne vous prenne, fuyez-moi toutes trois et laissez les épis* ». Alors vraiment ici ça donne une impression de traduction. Voilà pour le premier recueil que je voulais présenter.

Le second volume de contes orientaux : *La madone de la blanche épine et autres contes* comprend huit légendes de la mythologie chrétienne sur la vie de Jésus, avec les illustrations naïves de Josette Bolland. Les légendes racontées par Alice Poulleau appartiennent au folklore local de diverses aires géographiques, je les ai indiquées entre parenthèses : il y a quatre légendes italiennes, une légende bourguignonne, une légende bretonne, une légende irlandaise, une légende palestinienne. Ces légendes telles qu'elles sont retranscrites par Alice Poulleau font l'objet d'une retransposition dans un cadre oriental présenté dans la préface comme, je cite, « *un retour aux sources* ». L'ouvrage répond ainsi manifestement à un projet de syncrétisme culturel, à une tentative de fusion, de conciliation d'éléments issus de cultures différentes. Chaque légende fait s'articuler un récit du folklore occidental et une mise en scène orientale. Tous les récits transposent donc dans un cadre oriental, notamment par une description de lieu, par les descriptions de personnages mais tous ne sont pas au même titre marqués par le pittoresque. Je n'ai pas le temps d'entrer ici dans le détail de la démonstration mais il apparaît assez clairement que les deux légendes qui sont le plus marquées par ce pittoresque et notamment un pittoresque linguistique sont la palestinienne, de manière assez attendue, et la Bourguignonne « *Comment rosit la pâquerette* » qui est une légende spécifique de la Côte d'Or. Je vous ai mis le début de cette légende avec l'illustration qui lui correspond. J'en lis un très court extrait qui vous donnera une idée de ce pittoresque. « *...Les bergers, cette nuit-là gardaient leurs troupeaux dans les pâturages de Migdal Ader à mille pas de Bethléem, là où Jacob faisait déjà paître les siens. Ils étaient, dit la tradition de Beit-Sahour, d'un village proche. Accroupis près d'un feu de branches sèches d'olivier dans leurs grandes abayas, manteaux rustiques de laine rayée blanche et brune, la tête enveloppée du grand voile*

d'Orient Keffieh qui leur cachait la bouche couronné de l'aral, la large tresse de poils de chèvre avec la haute houlette à crosse, ils ressemblaient à des rois barbares tenant conseil près de leurs guerriers endormis ».

On a même dans cette légende un certain nombre des traductions et de mots arabes. Cela m'a relativement surprise ; pourquoi est-ce la légende bourguignonne, avec celle palestinienne, qui est le plus fortement marquée que les autres par le pittoresque oriental. On peut formuler une hypothèse qui n'est qu'une hypothèse, l'auteure dans sa préface signale que l'Orient est le lieu d'origine. Ce que la Bourgogne et la Palestine ont peut-être en commun dans l'esprit d'Alice Poulleau c'est peut-être précisément d'être des lieux d'origine. Origine individuelle pour elle et origine communautaire chrétienne. Le lieu de l'origine, j'en reparlerai tout à l'heure, serait ainsi de manière assez paradoxale et assez surprenante, marqué du sceau de l'étrangeté. En tous cas, si cette hypothèse ne vous convainc pas, la parenté entre les deux légendes indique au moins que pour Alice Poulleau la relation entre la Bourgogne et l'Orient n'est pas une simple opposition entre un ici et un ailleurs et qu'elle est sans doute beaucoup plus complexe que cela. J'ai décidé maintenant de le montrer en parlant des contes bourguignons que vous connaissez sans doute déjà très bien.

Parallèlement à l'Orient, Alice Poulleau s'intéresse à sa Bourgogne natale, sa langue, ses histoires et les souvenirs qu'elle y a. Ses deux principales œuvres bourguignonnes ont été citées tout à l'heure. C'est ce recueil de contes et un autre de souvenirs « *Quand la belle dormait au bois* » publié bien plus tard. Le volume « *Pur jus* » rassemble, comme le recueil syrien, sept histoires. Les cinq premières sont des contes assez brefs, les deux dernières, dont je reparlerai, sont plus longues. Les histoires se déroulent toutes au sud de la Côte d'Or, pour beaucoup autour de la Cozanne. J'ai reconstitué les lieux, qui sans doute vous sont bien plus familiers qu'à moi, où se déroulent les récits. Même si ces récits sont évidemment très différents de ceux qui sont rassemblés dans le recueil syrien - en plus ils s'y sont essentiellement pour ne pas dire seulement des histoires d'ivrognes - donc même si les récits sont très différents, les deux volumes ont en commun d'avoir une visée didactique et d'être fondés sur une esthétique du pittoresque, il s'agit d'expliquer une culture perçue comme lointaine. La visée didactique est tout à fait évidente dans les récits lorsque sont proposés parfois de longs développements explicatifs sur la vie bourguignonne. Les contes consignent un savoir régionaliste et visent à le transmettre, je pense notamment à ce très beau passage sur les différentes foires qui ont lieu dans la région. Voilà pour la visée didactique.

L'esthétique du pittoresque se manifeste par ce que l'on pourrait appeler un exotisme bourguignon, bien évidemment lié à l'univers du vin qui constitue le fil du recueil et sur lequel son unité est fondée. En outre, comme dans les histoires syriennes, le pittoresque s'exprime par l'intrusion de termes étrangers issus du patois bourguignon, ou parler bourguignon car ce n'est pas à proprement parler un patois. Les termes bourguignons figurent la plupart du temps entre guillemets et sont traduits en notes de bas de page. Ces choix d'Alice Poulleau mettent clairement en difficulté le lecteur. Il l'oblige à interrompre sa lecture et à recourir à la traduction en note de bas de page quand il y en a une. Quand il n'y en a pas le lecteur livré à lui-même tente de reconstituer le sens. Alice Poulleau, et c'est ce qui m'a surpris, parvient ainsi à inverser les pôles du proche et du lointain, du familier et de l'étranger par rapport aux représentations du lectorat français.

L'univers bourguignon semble bien plus lointain que l'Orient qu'elle décrit dans ses autres contes.

Du point de vue qui est le mien ici, les deux récits qui sont les plus intéressants dans le recueil sont les deux derniers, qui sont aussi les plus longs : « *L'ineffable Vinaigre* » et « *Un paphunce bourguignon* ». « *Un paphunce bourguignon* » met en scène un Bourguignon qui vénère saint Antoine l'Égyptien. Il décide donc de se retirer, de mener une vie de sobriété et de contemplation. Par cette fiction Alice Poulleau met en scène le contact entre deux univers qui se trouvent diamétralement opposés et l'histoire est de cette impossible rencontre, de cet échec. L'Antoine bourguignon, nommé « Touène » ne parvient pas à échapper à son hérité et à se retirer pour vouer un culte à l'Antoine d'Orient. Dès le début du récit cette incompatibilité entre les deux mondes est soulignée. « *Il est malaisé de comprendre pourquoi les gens de ce pays vigneron où les biberons étaient en majorité, avaient choisi comme patron de leur confrérie un Égyptien buveur d'eau du Nil. Toujours est-il que, sous le voile des rites chrétiens, il y recevait un culte qui eut réjoui Bacchus* ».

L'échec de Touène et son retour à la vie normale, est présenté sous l'angle de la fatalité comme une conséquence de son hérité. Je cite encore :

« *C'est qu'il était l'héritier direct d'une longue lignée d'hommes attachés à l'argile de leurs vignes et de leurs champs qui leur collait aux talons autant qu'au cœur, qui les lient d'un nœud serré fait de tous les efforts des ancêtres pour défricher les toppes pierreuses, remuer la maigre terre végétale et la rendre meuble. Le descendant de ces hommes-là n'a qu'une personnalité restreinte. En lui vivent des générations qui commandent ses réactions, le dominant et inconsciemment le conduisent, auxquelles, en croyant agir par lui-même il obéit sans s'en douter* »

Ce qui m'intéresse ici c'est que le récit met en scène l'échec de la rencontre entre la Bourgogne et l'Orient. C'est-à-dire que la tentative de syncrétisme tentée par ce personnage échoue faisant apparaître la différence, l'altérité fondamentale qui est ici une incompatibilité entre la terre natale de l'auteur et sa terre d'élection.

L'autre texte qui m'intéressera aujourd'hui est *L'ineffable Vinaigre*. Ce texte fait le récit du voyage du personnage principal qui se prénomme ou se surnomme, je ne me souviens plus, Vinaigre, qui s'éloigne de son village natal pour être soldat d'abord à Dijon puis en Algérie. Alors, première remarque qui attire mon attention est qu'Alice Poulleau réinvestit des éléments de sa propre biographie dans cette fiction. Notamment, au moins deux choses : le trajet du petit village à la grande ville. Il y a le rapport à « *Quand la belle dormait au bois* » puis de l'autre côté de la Méditerranée. Deuxièmement, le dénouement de ce récit dont vous vous rappelez, peut-être : le soldat Vinaigre meurt de nostalgie et sur son lit de mort il réclame à « *bouère* » (avec la prononciation indiquée par le texte).

Quelque chose se joue ici du réinvestissement du parcours de l'auteure dans cette fiction. Je ne résiste pas à l'envie de vous citer l'arrivée de Vinaigre à Dijon, au bout du monde, je cite ce qui est cocasse :

« *Dijon l'épouvanta, il n'eut pas été plus « épanté » (angoissé) en débarquant dans la lune après un voyage en ballon. Tout lui semblait dénué de sens commun et spécialement la porte Guillaume :*

« *Eune porte ! eune porte ! que n'ai point seulement de mâyon* » répétait-il en haussant les épaules. Les magasins aussi l'interloquaient. Il ne pouvait comprendre qu'on y vendît si cher des choses dont au village on fait si peu de cas, qu'on trouve à foison dans tous les « *cortils* » (jardins).

Vend' du « *piarsil* » (persil), des « *ognons* » (oignons) des « *pouros* » (poireaux) disait-il en crachant de mépris, mâ ! jor de Dieu, mon Batisse, â n'beillerint point iqui l'îâ vou qu'an queut les œufs » (... I n'donnerait pas ici leau où lon cuit les œufs).

Le départ pour Marseille et la traversée en bateau sont mis en scène de manière similaire. Je cite :

« *Vinaigre à Marseille fut à peine étonné [...] étonnement, surprise ne naissent que dans les esprits capables de comparaison. Or à quoi, je vous le demande un riverain de Cozanne qui n'a jamais vu que l'Ouche dijonnaise pouvait bien comparer la mer ? C'était grand, ça remuait sur place [...]. Il n'en comprit bien*

l'étendue qu'au second jour de traversée : « Tant d'ia ! Tan d'ia que sart ai ran (tant d'eau qui ne sert à rien) ! mâ c'a pas dieu possib'. » Répétait-il interloqué entre les crises de mal de mer qui l'affalaient sur sa couchette ».

Même type de schéma, Vinaigre incarne l'incapacité d'un simple d'esprit à s'ouvrir à l'ailleurs et au différent. On voit bien que c'est ici ce qui est mis en scène. L'ethnocentrisme bourguignon fonde l'effet comique du texte. A l'arrivée en Algérie par exemple :

« ...Le bateau entra dans le port et Vinaigre éberlué crut faire un rêve étrange et biscornu : les maisons étaient sans toit, les hommes coiffés de rouge comme les bouteilles cachetées du vin vieux de sa cave, sortaient dans la rue « en pan de chemise » tandis que des galipotes enveloppées de draps blancs rasaient les murs en plein jour sans effrayer personne... »

Je cite aussi une partie, la fin du récit de la promenade dans les rues d'Alger.

«... Le lendemain on l'emmena voir la mosquée de la Pêcherie sur la place du Gouvernement. Il était sensible à l'élégance des formes comme les gens de sa race car la Bourgogne est un pays de sculpteurs, qui voient les choses en relief.

Il trouva « cette église » jolie avec son minaret carré, ses dômes arrondis comme les fromages blancs que la Chanchon tirait du moule.

Mais quand il voulut entrer, le gardien le pria de se déchausser. Vinaigre regarda dans les yeux ce quidam qui le prenait pour un jobard.

Pardi qu'i vâ les ôtâi mes soulés, dit-il, por que te m'les « peurneusses » ! (mes souliers pour que tu me les prennes). Il n'en voulut démordre c'est ainsi qu'il resta à la porte de la maison d'Allah ».

Si j'ai cité ce dernier passage c'est notamment parce que ce qui m'intéresse c'est la « mise » de cette église. J'ai appuyé lors de ma lecture. En effet on voit bien qui de qui se joue, une mise à distance : le narrateur, l'auteure Alice Poulleau, se rie ici de ce personnage inculte qui perçoit le monde au travers du filtre de sa propre culture et de son propre village. Pourtant, on peut tout de même remarquer que le procédé est identique à celui auquel recourait l'auteure lorsque, dans les *Sept histoires de Syrie*, elle définissait la « Fatiha » comme le pater musulman ou lorsque, dans ses carnets, elle décrivait le « Molid », fête de la naissance du prophète comme le Noël chrétien transposé. Le procédé est identique mais l'enjeu diffère ; ce qui était didactique dans les récits syriens devient comique dans les contes bourguignons. Ce qui visait à faire comprendre dans les récits syriens vise ici à faire rire.

Ce récit semble ainsi à la fois un réinvestissement du parcours de voyageuse, de l'auteure, de Nolay à l'Afrique et est une mise à distance humoristique de cette expérience en particulier de la difficulté d'aborder le lointain sans recourir au filtre du familier. Cette histoire constitue ainsi la version comique de ce qui fait rire dans l'œuvre de sérieux ou même tragique. Le soldat Vinaigre et son parler bourguignon est le symétrique du soldat normand dont a parlé tout à l'heure Elodie, soldat normand ignorant dont les propos sont rapportés dans « *A Damas sous les bombes* » mais le soldat normand a tué sans raison, alors que le soldat Vinaigre, précise le texte, demande à être trompette, pour ne rien faire et se contente de cultiver le jardin du sergent. Cette histoire est aussi plus largement la version comique de la vie tout entière d'Alice Poulleau et la fin du récit basique. Après avoir souhaité ardemment de rentrer au pays alors qu'il était en Algérie, Vinaigre de retour souffre de la nostalgie de l'Algérie et finit à la fin par en mourir.

Ce qui est intéressant dans ce volume, c'est je crois qu'en arrière-plan du rire d'Alice Poulleau, dans les contes syriens comme dans les contes bourguignons, se lit la souffrance d'une nostalgie constante qui fut peut-être celle de la voyageuse, nostalgie à la fois de la terre de l'enfance et nostalgie de la terre d'élection orientale qu'elle dut finalement quitter.

Donc derrière ce rire cette nostalgie et cette souffrance qui traversent le recueil, vous vous souvenez peut-être que toutes ces histoires se terminent souvent mal, soit par des échecs, soit par des morts.

Quelques mots de conclusion. Les contes réinvestissent l'expérience de voyageuse d'Alice Poulleau et la questionne. Ils posent, je l'ai dit, d'une part la question du regard porté sur l'altérité, sur l'étranger, regard orientaliste enthousiaste dans les histoires

syriennes et tourné en dérision dans les récits bourguignons. Ils interrogent d'autre part la possibilité du syncrétisme culturel qui se trouve au cœur du projet de la madone et est mis en scène par un échec dans le récit bourguignon.

Le recueil bourguignon avec ces deux histoires orientales semble d'une certaine manière déconstruire le projet des autres recueils.

Pour finir, j'aimerais formuler deux hypothèses sur l'articulation existante entre l'orientalisme et le régionalisme d'Alice Poulleau. Vous voyez aussi deux images qui illustrent son orientalisme et son régionalisme. Son orientalisme : une image publiée en 1928 dans la revue du Liban est légendée « Mademoiselle Alice Poulleau dans un accoutrement syrien à Damas » et l'autre qui orne la couverture du recueil bourguignon où l'auteure est en costume régional.

La première hypothèse que j'aimerais formuler porte sur l'articulation entre cet orientalisme et ce régionalisme. J'ai mentionné à plusieurs reprises le motif du lieu d'origine. La Bourgogne et l'Orient évoqués dans les contes sont coupés du temps de l'histoire. Ils sont objet de nostalgie. La notion de lointain n'est dès lors peut-être pas tant géographique que temporelle. La Bourgogne et l'Orient sont des espaces à même de voir se déployer quelque chose comme un imaginaire des origines. En cela ils s'opposent à la Syrie de *A Damas sous les bombes*, dont la guerre a d'une certaine manière détruit l'orientalité en la précipitant par la guerre dans le temps de la modernité.

La seconde hypothèse est plus historique. L'identité d'Alice Poulleau, on l'a rappelé, s'est construite dans la douleur du premier conflit mondial et dans la condamnation du colonialisme. Elle a 19 ans quand la première guerre mondiale éclate, cette guerre lui ravit son frère, pendant cette guerre elle travaille à la Croix Rouge, comme on l'a rappelé tout à l'heure. Après avoir servi son pays pendant la guerre elle s'exile volontairement. Mais elle découvre alors une autre guerre et une autre injustice, celles du colonialisme.

Peut-être que choisir une identité régionale et orientale. Être Bourguignonne et avoir choisi l'Orient comme terre d'élection c'est peut-être aussi refuser ou renier une identité nationale perçue comme meurtrière.